

Aimes-tu les femmes ?

Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ?

Quand j'ai lu l'annonce « Vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large.

Contactez le 06-60-66-99-09. » J'ai sauté sur l'occasion.

Après tout, qu'ai-je à perdre ?

Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ?

Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille :

« Rendez-vous demain samedi à 20 heures sur le port face au voilier La Bérézina.

Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions. »

Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide ».

Comment me définir, comment expliquer ma réaction d'avoir répondu à cette annonce banale. Était-ce dû à la solitude que j'éprouvais à cette période ou bien serait-ce dû à ma grande passivité ? Je ne comprends toujours pas. Cependant, je suis là sur le quai en train d'attendre une vieille dame qui sera habillée en noir et porterait des gants blancs.

Il est presque vingt heures. Ce samedi du mois d'août me parut étrange. Debout les bras ballants, j'attends. Le temps semble s'éterniser. Enfin, une voiture noire se range sur le bas de la route ; une dame en noir y descend. D'une démarche pressée, elle s'avance vers moi. Puis, soudain, s'arrête et revient vers la voiture. Elle ressort avec un sac blanc qu'elle ajuste sur son épaule. Elle revient vers moi.

- — Vous êtes mon compagnon de voyage ?
- — Oui, je m'appelle Paul, Paul Leclerc !
- — Bien ! Et moi, c'est Charlotte Dumier. Et elle me tendit une main gantée.

Ce contact me sembla être d'une froideur hautaine.

Elle me fit tout de même un sourire que je trouvais réconfortant. Puis, en regardant ailleurs, elle me fit signe de l'accompagner, et nous marchâmes côte à côte sous le vacarme bruyant des véhicules.

Elle m'avoua alors que c'était une expérience toute nouvelle pour elle et qu'elle ne savait vraiment pas où aller passer ses vacances. Je lui ai proposé la Tunisie. Elle s'arrêta et me fixa comme si elle voulait lire dans mes yeux. Puis me lança d'un air détaché : « Pourquoi pas ? »

Ce fut tout. Elle m'embarqua dans sa voiture.

- — Des bagages à prendre. ?
- — Oui. j'habite dans le coin, la rue x
- — Ah bon ! je connais. Tu es marié ?
- — Non, répondis-je et vous ?
- — Moi ? Eh bien non ! je n'aime pas appartenir à un homme.

Nous roulâmes dans un silence exténuant. Puis elle me demanda ce que je fais dans la vie. Je lui répondis que j'étais étudiant en sociologie. C'est bien ! Et vous vivez tout seul dans la vie. Oui, tout seul. Mes parents vivent à paris. Au fait, je n'ai plus que ma mère. Quelquefois, elle vient, un peu à l'improviste, me rendre visite.

Elle paraît soulager et me demanda si je ne trouvais pas la vie ennuyeuse.

— Oh très ennuyeuse. Surtout dans ce patelin.

Finallement, je lui ai demandé de s'arrêter, car on venait d'arriver.

— Je reviens dans un moment ; j'habite au troisième. Mes bagages sont prêts. Elle me fit un signe d'acquiescement.

À mon retour, elle avait enlevé sa jaquette. Elle devait avoir la cinquantaine. De grande taille, mais svelte. Des cheveux courts, d'un noir corbeau. Son visage était d'une blancheur mortelle et ses yeux noirs semblaient briller sous les reflets des lampadaires. Je l'ai trouvée belle pour son âge. Je lui ai demandé :

- où allons-nous ?
- — On va passer chez moi.
- — tu ne penses pas que nous devrions nous fixer sur notre voyage, suggérais-je
- — Oh, oui ! Nous allons chez moi et puis nous déciderons. Tu ne vois pas d'inconvenance ?
- — non ! C'est comme tu voudras. La Tunisie c'est plein de soleil, dis-je.
- — oui, certainement. Tu as déjà été.
- — non, mais l'on m'a raconté plein de bonnes choses.

Elle prit sur une ruelle peu fréquentée, puis elle gara tout en face d'un immeuble à quatre étages.

- — On est arrivé ! me lança-t-elle. Puis elle ajouta : vous venez ! Juste le temps de prendre mes affaires et discuter de notre destination. Je descendis et la suivis.

Son appartement était fort luxueux ; rien de comparable avec mon lugubre studio. Elle me fit conduire dans un salon de forme ovale en cuir noir. Puis elle me proposa à boire.

— un whisky, ça vous ira !

— oui, avec plaisir.

Puis elle revint, un verre à la main et me l'offrit avec un grand sourire. Je me suis senti presque soulagé et ravi. Je me disais que c'est vraiment ma chance. Être choyé par une femme aussi belle et distinguée. Elle doit être riche. Je ne devrais pas être obligé de faire des comptes de petits commerçants.

Puis elle me quitta en se glissant dans une autre pièce que j'imaginai être sa chambre à coucher. Je sirotais mon whiskey avec un plaisir inavoué. Elle revint au bout de cinq minutes. Soudain, je fus pris d'une sensation de vertige. Tout autour de moi semblait tournoyer. J'ai voulu me relever, mais j'ai titubé et me suis laissé tomber au fond du fauteuil. Ma vue se troubla. Et la silhouette de la dame en noire semblait danser devant de moi. Le verre tomba de ma main. Mes paupières s'alourdirent et mes pensées se figèrent. Puis, plus rien. J'étais dans les vapes.

Je me réveille. Mon corps est tout en sueur. Un sparadrap me suture les lèvres. Je ne comprends rien à ce qui m'arrive. J'essaie de bouger, mais je m'aperçois que je suis attaché aux sommiers d'un vaste lit. Que d'efforts et d'agitations vaines pour me libérer ! Mon cœur bat la chamade. La sueur m'aveugle. Je me bats encore et encore, mais elle m'a rudement fixé. J'abandonne. J'ai envie de pleurer, car je me suis senti trahi par ma naïveté juvénile. Alors j'ouvre grand les yeux et j'essaie d'analyser ma situation. Rivé au lit dans une pièce qui dégage un parfum oppressant. Les rideaux sont tirés et la chambre se noie dans une semi-obscurité. Malgré cela, la clarté du jour arrive à se filtrer. Quelle heure est-il ? Aucune idée. J'ai la bouche pâteuse et un mal de tête me torture. C'est comme l'effet de la gueule de bois. Le sparadrap m'étouffe. J'ai l'impression de vivre un cauchemar. Qu'allait-il m'arriver ? Était-ce une mise en scène au dessein morbide ?

Plus tard, un bruit de clés, grincement d'une porte qui s'ouvre. C'est certainement cette diablesse qui revient, pensais-je. Des bruits de pas craquants et soudain elle apparaît. Elle avance vers la fenêtre et tire les rideaux. Je suis sidéré. La dame est vêtue d'un uniforme de policier. À ce moment, la lumière du jour m'éclabousse et m'aveugle. Elle se tourne vers moi et me lance, tout en enlevant son ceinturon :

— est-ce que tu as bien dormi, mon chou ? Puis elle s'éclaffa dans un rire hilarant qui me déconcerta. Son visage, sous la lumière du jour, me parut machiavélique ; tellement pâle et extrêmement tiré. On dirait qu'elle porte le masque d'une madone sortie droit de l'enfer. J'ai senti des fourmillements tout au long de mon échine.

Elle s'arrêta finalement de rire et se dirigea vers sa chambre en me lançant au passage un regard dur et haineux. C'est terrible ce qui m'arrive. Je me débattais comme un poisson prit dans le filet. Un dernier sursaut avant le grand plongeon dans l'enfer des morts. Je ne sais pas pourquoi, à ce moment-là, j'ai pensé à ma mère. Peut-être, parce que je l'aimais et que je n'avais qu'elle au monde. Elle prit tout son temps, la madone. J'attends. Et indépendamment de moi, je fus saisi de tremblements incessants presque incontrôlables. L'attente m'angoisse un peu plus. Peut-être qu'elle le fait intentionnellement. La peur de mourir est aussi un effet contribuable à tout cela.

Soudain, une folle envie de crier me saisit, mais le sparadrap m'étouffe. C'est impossible, je suis en train de vivre un cauchemar. Je vais me réveiller et sortir de cette impasse. Cependant, la lumière éclatante qui filtrait par la fenêtre me crucifia par l'évidence de la dure réalité.

Elle revint au bout d'un moment. Habillée d'une chemise de nuit, elle s'assit sur le bord du lit et me lança :

- Je vais t'enlever le sparadrap, mais si tu essaies de crier, je t'égorge. Elle me montra un grand couteau qu'elle agita devant mes yeux. Puis elle passa à l'action. Elle détacha le sparadrap d'un geste rapide. J'ai eu alors l'impression que l'on m'arrache les lèvres.
- Allons mon petit gars, un peu de courage. Tu en as vu de pires, n'est-ce pas. Son corps était voluptueux et ses seins débordaient du décolleté de la chemise de nuit. J'avais soif et je lui ai demandé à boire. Elle me regarda comme un jouet que l'on vient de découvrir. Je devais certainement

présenter une figure apeurée. son souffle sentait une odeur d'alcool et son maquillage luisait dans la lumière :

- Tu as juste soif ou bien as-tu besoin d'autres choses ?
 - Oui, j'ai soif ! Mais pourquoi me fais-tu cela ?
 - Mais mon petit, pour le plaisir... Oui pour le plaisir. Ensuite, elle se releva et se dirigea vers une autre pièce. Elle revint avec un grand verre et me le tendit en mettant un genou sur le lit. Elle me fit boire avec modération, puis elle ajouta :
 - Aimes-tu les femmes ?
- J'ai répondu : — oui, pourquoi ?
- Alors je vais t'apprendre à les haïr.

Elle posa le verre vide sur la table de nuit et s'activa à me dévêtir. En déboutonnant ma chemise, le briquet et le paquet de cigarettes glissèrent sur le côté du lit. Elle les plaça soigneusement sur la même table de nuit. Elle me laissa en slip.

Puis elle s'amusa à me titiller les seins avec délicatesse puis avec un extrême pincement. J'ai crié. Elle semblait complètement folle et me gifla à deux reprises puis s'écria :

« Je ne veux pas de cris, sinon je te remets le sparadrap » C'était trop. Je devais souffrir et ne pas crier. A ce moment-là, le téléphone sonna. Elle disparut dans le couloir et prit la communication. Un instant après, elle revint.

— dommage ! Je dois te quitter, mais je reviendrais. Le service m'appelle, me lança-t-elle. J'ai entendu ensuite, la porte de l'appartement se refermait sourdement. Je fus momentanément soulagée. Que faire maintenant ?

Comme j'étais attaché aux mains par des chaussettes de bas en nylon, très élastique ; j'ai essayé de rapprocher ma main droite pour prendre le briquet posé sur la table de chevet. Mais je n'arrivais pas à l'atteindre malgré plusieurs tentatives. Alors épuisé par tant d'efforts, je me lâchais. Pratiquement découragé. Mon regard vide et apeuré se heurta à un plafond d'un blanc immaculé. Plus je le fixais, plus il semblait s'éloigner. Soudain, une idée me vint. J'ai poussé la table en m'aidant de ma tête. Après avoir tiré fortement sur le bas, j'ai eu entre les doigts le fameux briquet. Avec mille précautions, je le disposais entre le pouce et l'index. J'ai cliqué. La petite flamme brilla dans cette chambre comme le flambeau de la liberté. Je brûlerai, j'incendierai toute la pièce, moi-même y compris, songeais-je, plutôt que de subir les souffrances de cette démente.

Avec attention, j'ai rapproché la flamme du tissu de chaussure. Une odeur de brûlée se propagea. Ma peau brûlait aussi, mais j'endurai. Quelque temps plus tard, j'arrivai enfin à me libérer. Prestement rhabillée, j'ouvris la porte précipitamment sans même la refermer. Je dévalais les escaliers comme un fou. Fuir au plus loin, avant que cette diablesse ne revienne.

Une fois dans la rue, j'étais complètement bouleversé. Je ne savais plus où aller, mais sans m'en rendre compte, je courrais droit vers mon appartement. Je n'ai même pas pensé à prendre un taxi. J'ai fait tout le trajet à pied. Ce n'est qu'une fois à mon domicile que je me suis aperçu de mon erreur. Assis sur le canapé, je ne pensais qu'à cette dame. Et brusquement, ma peur me reprit en me souvenant qu'elle connaissait mon adresse. Elle va venir, ici. C'est sur ! Songeais - je. La peur au ventre, j'attendais bêtement sans prendre aucune décision. Soudain, j'entendis des bruits de pas venant du hall. J'ai vite fait d'éteindre la lumière. Comme les rideaux étaient tirés, je me retrouvais dans le noir. Instinctivement, je m'armais d'une raquette de baseball. Les pas se rapprochèrent. On essaya de tourner le loquet, mais la porte était fermée. C'est elle, elle est venue, elle est là, pensais-je. Puis, bruits de clé dans la serrure, et, finalement, la porte s'ouvrit. Une silhouette noire pénétra. De toutes mes forces alors j'ai frappé. J'assenai de grands coups en visant la tête de cette démente. Elle cria, tituba, puis chuta à mes pieds. J'enrageai en soufflant comme un buffle. Je ne me contrôlais plus. Puis en tremblant, j'actionnais l'interrupteur. Soudain, tout semblait s'écrouler autour de moi. Je ne comprenais plus rien du tout. Je dois vivre encore dans mon cauchemar. Ce n'est pas possible ! Devant mes yeux hagards, dans la lumière pâle et maudite ; le corps de ma chère mère était étendu à mes pieds. Complètement abattu, je me suis agenouillé comme pour une prière et j'ai pleuré à chaudes larmes.